



HAL
open science

**Problèmes éthiques et épistémologiques d'une littérature
de témoignage côté bourreaux : Une Saison de
machettes. Récits, de Jean Hatzfeld**

Frédérique Leichter-Flack

► **To cite this version:**

Frédérique Leichter-Flack. Problèmes éthiques et épistémologiques d'une littérature de témoignage côté bourreaux : Une Saison de machettes. Récits, de Jean Hatzfeld. Bessière, Jean; Maar, Judith. Littérature, fiction, témoignage, vérité, 3, L'Harmattan, pp.111-120, 2005, Cahiers de la nouvelle Europe, 978-2-7475-9445-5. hal-01769205

HAL Id: hal-01769205

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-01769205>

Submitted on 4 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Sous la direction de
Jean BESSIÈRE et Judit MAÁR

**LITTÉRATURE, FICTION,
TÉMOIGNAGE, VÉRITÉ**

Préface de
Jean BESSIÈRE

C A H I E R S
DE LA NOUVELLE
E U R O P E

L'Harmattan

**Problèmes éthiques et épistémologiques d'une littérature de témoignage côté bourreaux : *Une saison de machettes*.
Récits de Jean Hatzfeld.**

« En 1994, entre le lundi 11 avril à 11h et le samedi 14 mai à 14h, environ 50000 Tutsis, sur une population d'environ 59000, ont été massacrés à la machette, tous les jours de la semaine, de 9h30 à 16h, par des miliciens et voisins hutus, sur les collines de la commune de Nyamata, au Rwanda. Voilà le point de départ de ce livre »¹. Ces quelques lignes qui ouvrent le premier livre de Jean Hatzfeld sur le Rwanda, un recueil de récits de rescapés tutsis intitulé *Dans le Nu de la Vie*, écrit en avril 2000, sont reprises telles quelles dans l'introduction du deuxième livre, *Une Saison de Machettes*, paru en septembre 2003, avec le supplément suivant : « C'est encore le point de départ de ce deuxième livre, à la différence que celui-ci a pour sujet les tueurs de ces parents de ces rescapés, leurs voisins ; plus précisément des tueurs habitant les trois collines de Kibungo, N'tarama et Kanzenze – qui bordent ces marais ». (*USD* 13) Mais la troublante symétrie est d'emblée réfutée par l'auteur. La lecture d'*Une Saison de machettes* rassure au moins sur ce point : il n'y a, dans ce projet de donner à entendre les tueurs, ni sensationnalisme ni intention de donner un contrepoint à la vérité des victimes. Le second livre est, au croisement de la littérature de témoignage, du journalisme de reportage et de l'enquête philosophique, une entreprise complexe et réflexive, constamment consciente de ses enjeux. Cette auto-analyse permanente ouvre, à l'intérieur même de l'ouvrage comme dans le prolongement de sa lecture, un espace de débats éthiques et épistémologiques qui mérite commentaire.

Le premier livre, *Dans le Nu de la Vie*, est un recueil de récits de rescapés du génocide tutsi de 1994, recueillis par l'auteur sur les collines du Bugesera, au Rwanda. Ancien grand reporter de guerre, Jean Hatzfeld s'est rendu à plusieurs reprises au Rwanda depuis le génocide. Frappé par le mutisme des survivants retournés sur leurs parcelles, il a décidé de recueillir, dans la région de Nyamata, où lui-même a noué des liens d'amitié, les témoignages de ceux d'entre eux qui voulaient bien se confier à lui. Quatorze récits, d'une dizaine de pages chacun, se succèdent ainsi. Des hommes, femmes, et enfants, y racontent, sobrement, pudiquement, comment ils ont survécu, cachés dans la boue des marais souillée du sang des cadavres, pour échapper aux machettes brandies par des voisins hutus avec

¹ Nos citations sont tirées des deux livres suivants : Jean Hatzfeld, *Dans le Nu de la Vie. Récits des Marais rwandais*, Paris, Le Seuil, « Point », 2002 [*DNV*](1^{ère} édition en 2000) ; et *Une Saison de Machettes. Récits*, Paris, Le Seuil, « Fiction et Compagnie », 2003 [*USD*].

qui, la veille encore, ils partageaient les bancs de l'école, échangeaient des marchandages, ou buvaient des bières. Quatorze voix – présentées par leurs nom, prénom, âge et profession, et illustrées par une photo en noir et blanc – y racontent leur vie brisée, la mort de leurs parents ou de leurs enfants massacrés sous leurs yeux, l'impossible retour à une vie normale, les cauchemars et la peur de tous les instants. Ces récits sont à la première personne, compacts et condensés : si les interventions, questions et relances de l'auteur ont été effacées, on en sent souvent la trace, sous la forme de charnières syntaxiques ou de changements de sujets explicitement formulés qui trahissent en quelque sorte le travail mené par l'écrivain sur les retranscriptions des enregistrements de témoignages : travail de couper-coller dont l'auteur ne nous dit rien. Bouleversants d'humanité et de proximité, ces récits pourraient sans doute se suffire à eux-mêmes, mais Hatzfeld a choisi de les « accompagner », de les mettre en scène par des chapitres de contextualisation. Ces chapitres où l'auteur reprend la parole en son nom propre dessinent un cheminement qui, tel un mouvement de caméra, emmène le lecteur d'un lieu à un autre pour écouter les différents interlocuteurs. Dans ces chapitres intercalaires, se concentrent les informations à valeur documentaire ou historique, que Hatzfeld juge nécessaires à la compréhension par le lecteur des faits évoqués par les rescapés, et les ressources de la fiction, diversement appréciables sans doute, mais chargées, sans ajout de pathos artificiel, de donner aux voix des rescapés un cadre propre à les faire résonner avec le plus de force. Le respect et l'estime de l'écrivain pour ses interlocuteurs sont partout sensibles.

L'objectif du livre, annonçait la courte introduction de l'auteur, n'est rien d'autre que de « faire lire ces étonnants récits de rescapés ». Mais la modestie apparente du propos ne doit pas nous tromper. S'il rend hommage aux victimes, ce mémorial littéraire a une visée politique, engagée : faire reconnaître le génocide tutsi, par-delà l'extrême confusion morale et médiatique qui a entouré l'événement, chez nous ; faire reconnaître un génocide, c'est-à-dire un projet d'extermination, et non un épisode particulièrement meurtrier et cruel de guerre civile. D'où l'objectif immédiat de faire entendre une voix des rescapés largement ignorée en Europe, pour toute une série de raisons plus ou moins avouables dont le livre répartit l'énoncé entre l'auteur et l'une des rescapées. Il y a d'abord le contexte de guerre et la couverture médiatique, comme l'explique Hatzfeld dans l'un de ses chapitres intercalaires. « Très peu nombreux étaient les journalistes étrangers présents au Rwanda pendant le génocide tutsi (printemps 94), mais une multitude débarqua pour suivre les colonnes de réfugiés hutus jusqu'à la frontière du Congo (été 94). Ce déséquilibre de l'information, la fuite des réfugiés sous des motifs ambigus, la dramaturgie de ces longues marches exténuantes ainsi que la dureté des nouveaux chefs de Kigali engendrèrent une confusion dans nos esprits occidentaux, au point d'oublier quasiment les rescapés du génocide, encore hagards dans la brousse, pour n'identifier comme victimes que les fuyards hutus de cet exode sur les routes et dans les camps du Congo. » (*DNV* 172). Mais de cette vision brouillée des événements, l'assistante sociale Sylvie Umubyeyi donne une analyse plus radicale : « On avait survécu aux machettes pendant des semaines, on avait traversé le pire sans personne pour nous tendre la main, et déjà, on ne comptait plus dans la situation. Même maintenant, après des années, ça n'a pas beaucoup changé. Il y a toujours des vérités

dissimulées ou mal décrites sur les rescapés, qui empêchent les étrangers de reconnaître le génocide sans suspicion. Je veux dire d'en être alarmés. [...] Les blancs, qui ont calmement regardé le génocide, ils se sentent gênés de leur assoupissement, de leur tromperie, donc ils préfèrent à présent confondre les tueries, mélanger les guerres et les pays [...] au Rwanda, après quelques jours, les Blancs ne pouvaient pas ne pas comprendre qu'il ne s'agissait plus de massacres coutumiers, mais d'un génocide, et ils n'ont pas agi. Voilà pourquoi, à l'avenir, ils laisseront une tache sur les rescapés pour dissimuler leur méprise ». (*DNV* 222)

Traverser la confusion médiatique, refuser que la prise en compte de la complexité géopolitique de la situation de guerre ne brouille la reconnaissance du génocide, voilà à quoi veut servir le mémorial littéraire. D'où un certain nombre de choix éthiques faits en amont, qui peuvent faire débat et dont Hatzfeld, pour cette raison même, tient à nous informer et à se justifier : ne pas donner à lire d'autres voix que celles de ces rescapés – pas même celles des hutus démocrates, massacrés pour leur opposition au génocide des tutsis –, en refusant de prendre en compte le critère de lisibilité historique de l'événement ; et s'en tenir aux quatorze premiers témoignages recueillis au hasard des rencontres et des liens de confiance noués, en refusant de prendre en compte les critères de représentativité ou d'intérêt comparatif – ce que précise, dans le deuxième livre, un retour rétrospectif sur la démarche du premier livre. Le refus de choisir les témoignages à publier, de faire une sélection sur critères – de représentativité sociologique, d'intérêt historique ou de valeur intellectuelle – est revendiqué comme l'effet d'un choix éthique préalable, celui de faire passer le respect des personnes rencontrées devant l'efficacité historique et sociologique du livre, devant aussi l'anticipation des effets qu'il ne manquera pas de produire sur des lecteurs du grand public qui n'ont, pour la plupart, pas d'autre source d'information sur le Rwanda que ce livre-ci.

Et c'est sur le refus de l'utilisation historique du témoignage, dans le parti pris du rapport éthique au rescapé témoin, que surgit la littérature, par ce qui, dans le récit des témoins, désigne l'humanité et atteint à l'universel. Pudique et sobre, leur discours qui, constamment, dit « couper » pour « tuer à la machette », parvient miraculeusement à restituer l'humanité là où le vocabulaire la nie dans la langue. Les récits de ces hommes, femmes et enfants, ne sont pas seulement infiniment riches d'émotion et de dignité, ils attestent d'une maturité et d'une réflexivité qui forcent l'admiration. Est-ce l'effet du dialogue patiemment arraché à la méfiance instinctive de ces survivants ? Toutes les questions morales et philosophiques, toutes les énigmes posées par ce génocide de proximité, ce génocide rural où, comme le résume Hatzfeld, les tueurs n'avaient pas besoin de reconnaître leurs victimes, puisqu'ils les connaissaient, du fond de leur souffrance et de leur solitude, les rescapés les intègrent à leur témoignage et les dépassent en intelligence et en sensibilité. De cet univers de cauchemars que le cumul de témoignages ressucite, émergent autant de questions auxquelles les rescapés eux-mêmes acceptent de réfléchir : la sauvagerie inouïe des tueries, la transformation soudaine d'amis et de voisins cordiaux en monstres sanguinaires, les raffinements de torture contre les femmes et les enfants, la participation zélée des intellectuels, des instituteurs, des prêtres, aux massacres à la machette dans les marais, l'impossible explication de la haine, l'incompréhension du projet d'extermination ... énigmes d'un « génocide de

proximité ». Tous les récits finissent ainsi par buter sur une béance, seuil de l'incompréhensible qui marque, dans ces témoignages, le moment où la parole s'interrompt. Comme le dit Marie-Louise Kagoyire : « Le pourquoi de la haine et du génocide, il ne faut pas le demander aux rescapés, c'est trop difficile pour eux de répondre. C'est même trop délicat. Il faut les laisser parler entre eux. Il faut le demander aux hutus ». (*DNV* 127)

D'où le second livre, qui démarre là où le premier s'interrompait, dans l'espoir d'explorer ces énigmes face auxquelles les survivants se disaient dépassés, dans le but avoué de s'approcher au plus près du génocide.

Le but d'une *Saison de machettes* n'est pas la mise au jour, par les moyens d'une enquête littéraire, de la vérité historique de l'événement génocide. Ce qui intéresse Hatzfeld, ce qu'il cherche à comprendre en faisant parler les tueurs, ce n'est pas le pourquoi du génocide en général, ou les motifs constitutifs de la haine des hutus extrémistes contre les tutsis. Car ce qu'ont montré les récits des rescapés du Bugesera, dans le premier livre, c'est que les explications historiques, politiques et sociales, habituellement mises en avant pour situer le génocide dans l'histoire du Rwanda – jalousie sociale, rivalité ethnique, antériorité de peuplement, etc. – ne tiennent pas la route sur le terrain, ne peuvent expliquer ce qui, du jour au lendemain, pousse l'instituteur aux manières toujours si cordiales et à l'esprit éclairé, à prendre lui aussi une machette pour couper bras et jambes à un groupe d'enfants alignés en rang dans la rue. *Une Saison de machettes* se construit, à la suite de *Dans le Nu de la Vie*, sur cette résistance, sur cette inadéquation des « explications » traditionnelles. Sur les parcelles des collines autour de Nyamata, les femmes hutues et tutsies étaient pareillement boueuses, disent les rescapées, et l'histoire du peuplement de la région du Bugesera montre que, comme la thèse de la jalousie sociale, celle de l'antériorité alléguée d'une ethnie sur une autre est parfaitement inopérante à l'échelon local où Hatzfeld mène son investigation. Le choix de l'échelle locale, et son corollaire, le choix de n'entendre que des tueurs ordinaires, villageois, cultivateurs, instituteurs, et non pas des hommes politiques, des idéologues, des intellectuels ou des journalistes, élèvent nécessairement l'intention de l'enquête, en l'obligeant à affronter comme son problème essentiel l'inadéquation des causalités habituellement invoquées pour rendre compte du génocide. Ce qui ne veut pas dire qu'Hatzfeld se situe, comme Lanzmann le fait dans *Shoah*, dans la suspension de toute causalité. Mais il se débat, tout au long du livre, avec ce problème des causalités inopérantes : et c'est parce que l'enquête soupçonne, dès le début, qu'elle n'aboutira pas, qu'elle ne résoudra pas l'énigme, qu'elle est précisément aussi angoissante et aussi implacable à la lecture.

S'il est chargé, donc, de prolonger la réflexion suscitée par les récits de rescapés, côté tueurs, le deuxième livre se conçoit nécessairement comme une enquête, utilisant les ressources du témoignage et de la littérature au service d'un projet de dévoilement. Le statut des témoignages recueillis chez les tueurs n'est donc pas du tout le même que dans le premier livre, consacré aux rescapés : cette fois, les témoignages non seulement peuvent, mais doivent être exploités. Il ne s'agit nullement d'approcher le même événement par un autre point de vue, encore moins de faire contrepoint, mais de prolonger l'enquête ouverte par le premier livre en se

donnant les moyens de poser les questions aux seules personnes qui pourraient, peut-être, avoir les réponses.

Mais quand bien même l'on déclare, d'emblée, comme moralement inacceptable tout réflexe de comparaison, le parallélisme demeure – et le scrupule éthique, constamment présent, accompagne toute l'entreprise, comme une mauvaise conscience persistante sous la plume d'Hatzfeld. Cette gêne morale à passer de l'autre côté prend, dans le texte, des formes très diverses, éventuellement contradictoires : scrupule éthique d'encourager des tueurs à s'exprimer ; scrupule éthique d'instrumentaliser la parole de tueurs emprisonnés, donc privés de toute liberté et de la liberté d'expression ; scrupule éthique de rendre inévitable, dans l'esprit du lecteur, le réflexe de comparaison entre le vécu des rescapés et le vécu des bourreaux – à commencer par la réflexion lexicologique, qu'Hatzfeld s'autorise, en prenant toutes sortes de précautions, pour montrer que tandis que les rescapés utilisent, à côté du mot génocide, le langage banal et prosaïque des travaux des champs pour désigner les massacres, les tueurs préfèrent parler de guerre ou de boulot ; scrupule éthique encore et crainte constante de céder à une curiosité malsaine, susceptible de verser, au fur et à mesure des entretiens, dans la sympathie ou l'attachement à tel ou tel...

Et tous ces scrupules d'ordre moral, qui interrogent *a priori* la légitimité de la démarche, se mêlent d'emblée à des doutes sur la faisabilité même de l'entreprise. Sur les collines où les rares rescapés sont retournés cultiver leurs parcelles, à côté des familles de leurs anciens bourreaux, les louvoiements des hutus mêlés au génocide élèvent une barrière infranchissable. Silence et dénégation sont inévitables : côté tueurs, le témoignage ne peut être qu'un aveu, et qui dit aveu dit mise en accusation, emprisonnement éventuel, en tout cas ostracisme assuré à l'échelle d'une sociabilité rurale déchirée où tout se sait mais où tous se couvrent. D'où le protocole opératoire finalement mis en place, après quelques tâtonnements : s'adresser à une bande de tueurs lambda, déjà jugés, purgeant leur peine au pénitencier régional, à l'abri du monde extérieur. Sur ce protocole épistémologique indispensable pour espérer recueillir, auprès des tueurs, la parole la moins mensongère possible, Hatzfeld s'étend longuement, il y revient à diverses reprises dans le livre. « seul un tueur emprisonné peut raconter [...] plus les murs de la prison sont épais, plus ils encouragent les narrations, protégeant leurs auteurs de la vindicte des victimes qui pourraient connaître un nom, des collègues et voisins qui les accuseraient de trahison, ou des enfants qui éprouveraient de la honte [...] Il faut aussi entamer le dialogue avec le tueur à un moment particulier de sa vie de prisonnier. Un moment où il sait que son récit ne peut plus influencer la décision de la justice, et où il pense qu'il ne va pas être confronté avec l'extérieur pendant une longue durée » (USDM 154-155). Et l'esprit de groupe permet aux individus interrogés de se sentir « protégés des dangers de la vérité par leur amitié et leur complicité » (USDM 53). Du reste, en dépit des conditions épistémologiques établies, la méfiance des tueurs interrogés ne se dissipe jamais complètement, et les stratégies discursives et argumentatives qu'elle provoque sont indissociables de leur « vérité ». D'où la nécessité d'une régie très forte, très maîtrisée, très vigilante, de la part de l'écrivain enquêteur, capable de faire, en amont de la rédaction du livre, le nécessaire travail de tri, pour confronter entre eux les témoignages et écarter tout ce

qui, de près ou de loin, s'apparente à un mensonge ou à une reconstitution à visée argumentative.

Ces conditions épistémologiques trouvent leur concrétisation dans un pacte explicitement noué entre l'écrivain et les dix prisonniers choisis : eux sont libres de se retirer à n'importe quel moment, ont droit de garder le silence ou de refuser de répondre, mais pas celui de mentir ou raconter n'importe quoi ; l'écrivain, lui, ainsi que le traducteur tutsi qui l'accompagne, s'engage « à ne rien divulguer des entretiens ni aux juges, avocats, directeurs, ni aux amis de cabaret à Nyamata, ni aux parents des victimes ou à leurs propres familles, ne rien publier avant la fin de leurs procès et les verdicts définitifs de leurs condamnations, afin que leurs récits ne puissent ni les desservir ni les servir. Leur collaboration collective est rémunérée en provisions de sucre, sel, savon, boissons sucrées, médicaments listés par eux. Une autre forme d'échange très appréciée consiste à leur apporter des nouvelles de leurs familles, chez qui nous passons dans l'après-midi et à qui nous transmettons leurs messages » (USD 167). On le voit, la déontologie du protocole opératoire tente de maintenir un équilibre entre exigence morale et compromission. Ces règles déontologiques, comme la réflexion qui les a rendues nécessaires, comme aussi les problèmes rencontrés concrètement pour les mettre en application, Hatzfeld y revient à de nombreuses reprises, doublant donc, régulièrement, le parcours d'enquête d'un métadiscours qui prend le lecteur à témoin de ses conditions de possibilité. Façon sans doute d'alléger, en les partageant ainsi avec le lecteur, les doutes et scrupules éthiques que ce protocole pose forcément. Moyen aussi de captiver le lecteur en lui donnant une position de complice et d'acolyte, en l'associant aux progrès de l'enquête et en lui révélant les secrets du dispositif. *Captatio* paradoxale, donc, puisqu'elle semble contredire les ressources traditionnelles mises en œuvre par la *captatio* fictionnelle en dévoilant les dessous, tout en restant compatible, par son efficacité à attiser la curiosité du lecteur, avec l'illusion fictionnelle.

Mais si l'ensemble de ces scrupules, doutes et objections, éthiques ou épistémologiques, incitent Hatzfeld à plaider l'honnêteté morale en jouant la transparence avec le lecteur sur les conditions de réalisation de l'enquête, cette transparence ne s'étend pas aux conditions de réalisation de l'ouvrage. Or, l'ouvrage achevé est, justement, d'une facture particulièrement complexe, particulièrement élaborée, qui est en lien direct avec son efficacité argumentative.

Il était impensable, bien sûr, de livrer bruts, simplement condensés, sur le modèle des récits de rescapés, ces témoignages des tueurs. Le projet d'exploration des trous noirs laissés béants par les récits des rescapés imposait de fragmenter les témoignages recueillis auprès des tueurs pour les recomposer selon le fil d'une enquête. Le modèle du reportage, combiné à celui du journalisme d'investigation, se rappelle à l'écrivain. Ses méthodes, et les problèmes éthiques et épistémologiques qu'elles posent – décontextualisation des propos, effacement des questions du journaliste – ne sont pas mentionnés. L'ensemble est constitué de trente-sept chapitres, non numérotés, mais introduits chacun par un titre thématique (par exemple, « L'organisation », « Le goût et le dégoût », « La disparition des réseaux », « Et Dieu dans tout ça ? », « Remords et regrets », « La vie reprend », « Les

marchandages du pardon », « La haine, les Tutsis ») Sous chaque rubrique sont rassemblés les extraits des témoignages qui s'y rapportent. Un chapitre sur deux se compose d'une stricte juxtaposition de citations rapportées à tel ou tel interlocuteur désigné par son prénom ; un chapitre sur deux développe le discours auctorial, de réflexion ou de commentaire, qui n'exclut pas d'ailleurs de se nourrir aussi, dans le cours de ses développements, de fragments de témoignages empruntés aux tueurs ou aux rescapés du premier livre. Au sens courant du terme, il s'agit donc d'un montage, visant à produire des effets et servant un projet d'enquête, dans lequel la parole de l'écrivain prend une importance décisive. La part de la fiction, elle, se réduit à un piètre *incipit* d'allure romanesque, qui plonge le lecteur *in medias res*, dans l'imminence du premier matin du génocide.

Ce montage narratif produit essentiellement deux effets majeurs : l'illustration, par le cumul de témoignages, d'une hypothèse présentée dans un chapitre de réflexion, et le choc du contraste, entre la gravité des enjeux et la légèreté des propos qu'ils suscitent chez les tueurs. Ces deux effets servent deux fils argumentatifs constamment entrelacés, qui attestent de l'ambition philosophique et historique du livre. C'est d'abord le fil du comparatisme génocidaire : Hatzfeld se sert du relevé des analogies avec la Shoah pour faire reconnaître le génocide tutsi en tant que génocide, par opposition donc à cette confusion morale et géopolitique que le premier livre combattait aussi, avec d'autres moyens. Ce comparatisme génocidaire, qui s'assume explicitement comme tel, avec des références constantes à Primo Levi, à Hannah Arendt, ou aux historiens du nazisme, demeure prudent et maîtrisé : il évite les pièges de l'analogie qui dispense de penser, au profit de celle qui remet en question. La comparaison facile entre tutsis et juifs est ainsi remise au profit d'une analogie bien plus recevable entre l'antitutsisme d'avant le génocide et l'antisémitisme d'avant la Shoah. Le fil du comparatisme génocidaire rencontre peut-être ses limites, emporté par une ambition philosophique qu'il ne se donne pas les moyens d'honorer, quand il passe de la comparaison avec la Shoah à la recherche de critères définitionnels du génocide en général : ce qui l'amène, par exemple, à radicaliser et à durcir, plus que ne l'y autorisent les témoignages dont il se sert, sa thèse sur l'absence de « justes » pendant le génocide dans la région de Nyamata.

Le deuxième fil argumentatif que poursuit le montage, c'est la thèse reprise à Hannah Arendt de la banalité du mal – sous une version adaptée au niveau de responsabilité « ordinaire » des dix personnages interrogés. Et c'est alors surtout par le biais du contraste, et non plus de l'illustration, que se transmet au lecteur cette « angoissante vérité ». Plus les réflexions de l'auteur sont poussées, plus elles insistent sur la difficulté à comprendre comment des hommes ordinaires peuvent, du jour au lendemain, se mettre à massacrer leurs voisins à la machette, plus elles invitent, dans leur propre raisonnement, de longs extraits de propos de rescapés dont l'horreur laisse sans voix, et plus est choquante et angoissante la juxtaposition, sans commentaire, des propos sereins des tueurs racontant comment la chose leur était devenue naturelle, et le racontant sans trouble ni émotion aucune, comme s'ils ne comprenaient même pas la question. L'exemple le plus flagrant, et sans doute le plus insoutenable, concerne la succession des deux chapitres consacrés à la question du pardon. Le premier, intitulé « les marchandages du pardon », insiste sur la difficulté philosophique et morale qu'il y a à soulever, après un génocide, la question du

pardon, de sa possibilité, de ses modalités, de sa légitimité ; quelques extraits des témoignages de rescapés empruntés au premier livre, sont alors repropoés pour rappeler la gravité de la question du pardon pour les rescapés, l'angoisse qu'elle leur cause, la difficulté qu'ils ont déjà à envisager, au quotidien, la « réconciliation nationale », à survivre entourés de leurs bourreaux. Puis le chapitre « les pardons » donne à entendre l'incroyable désinvolture avec laquelle les tueurs parlent du pardon. Fulgence : « Le pardon est une grande chance, il peut adoucir la punition et soulager les regrets, il facilite l'oubli. C'est gagnant pour celui qui le reçoit. Pour celui qui le donne, je ne peux pas répondre puisque l'occasion ne s'est jamais présentée à moi. Je crois que pour celui qui pardonne, ça dépend s'il est remercié par une compensation convenable » (USDM 246). Ou Ignace : « Moi je dis, si je suis pardonné comme il faut, je vais récupérer un esprit normal, ma mentalité d'auparavant ; si je ne suis pas pardonné, je vais garder celle d'un fauteur. Mais ce n'est pas moi qui peux prononcer les mots d'une bonne intention, ce sont les rescapés. Raison pour laquelle je suis impatient. Un pardon, c'est toujours très avantageux pour celui qui le reçoit » (USDM 249).

L'effet du montage narratif est essentiellement là, dans ce choc que les propos des tueurs, naïfs, mesquins parfois, raisonnables souvent, et presque toujours placides, renvoient au lecteur au regard de la gravité des enjeux et du souvenir des récits des rescapés. « Si un miracle de Dieu m'aidait à retrouver une colline, une famille et un travail, les gens verraient bien que je peux redevenir une personne ordinaire » déclare Joseph-Désiré Bitero, ancien chef des milices interahamwe locales, condamné à mort pour sa responsabilité directe dans la mise en œuvre du génocide à l'échelle de la région (USDM 212). Leurs remords se bornent, pour la plupart, à déplorer un zèle malheureux qui leur vaut à présent la prison, voire un « boulot » mal fini cause de toute cette malchance ; leurs mauvais souvenirs ne renvoient qu'à leurs propres malheurs, à l'expérience des camps du Congo, renversement de fortune après le génocide ; leurs projets d'avenir ne visent qu'à retrouver la vie d'avant, normalisation pour laquelle ils ne voient pas d'autre obstacle que l'obtention du pardon de leurs victimes, ou au moins, le solde de leur compte avec la justice. Même quand ils avouent les problèmes de conscience que leurs actes passés leur posent, la facilité, la sérénité, la rationalité avec laquelle ils les expriment, rendent ces scrupules-là inadéquats. C'est dire si, au vu de ces témoignages, le projet de réconciliation nationale paraît plombé, et l'avenir lourd de menaces – angoisse confirmée, sans autre commentaire, à la fin de l'ouvrage, par les notices biographiques qui annoncent, *in extremis*, que la plupart de ces dix prisonniers ont bénéficié, à la faveur des décrets de réconciliation nationale, d'une remise en liberté en mai 2003 et sont retournés, depuis, vivre sur leurs parcelles.

Est-ce parce qu'elle se devine vouée à l'échec, que l'enquête se prend de plus en plus elle-même pour objet, au fur et à mesure qu'elle progresse vers la béance initiale qu'elle n'aura pas réussi à combler et sur laquelle elle revient buter ? Autant les récits des rescapés étaient conscients et réflexifs, autant les propos des tueurs sont pauvres, désespérément incapables non seulement de fournir les réponses, mais même de comprendre les questions que leurs victimes se posent et leur posent par notre intermédiaire. C'est dire si la curiosité pour les « secrets dans l'âme » qu'on leur prête, est déçue. On peut toujours scruter, de longues minutes, la

petite photo de groupe, en noir et blanc, donnée en annexe : ce que les paroles n'ont pas livré, comment les visages le pourraient-ils ? Le bandeau racoleur posé par l'éditeur en travers du livre, « les tueurs parlent », n'est, comme souvent en pareil cas, qu'une tromperie : les tueurs parlent, mais ils n'ont pas grand-chose à dire, rien en tout cas qui puisse satisfaire notre besoin de comprendre. L'argument de vente porte en fait l'ironie que le titre du livre, lui, ne contenait pas : car la « saison de machettes » n'est ni un trait d'ironie, ni une métaphore, c'est très exactement ce qui ressort du souvenir du génocide côté tueurs – et rien de plus.

« Est-ce possible ? [demande Hatzfeld, stupéfait de l'absence, chez ses interlocuteurs, de cauchemars relatifs à leurs actes] De tous les criminels de guerre, le tueur d'un génocide est celui qui en sort le moins tourmenté » (*USDM* 243). L'angoissante vérité de ces hommes ordinaires, que le dispositif épistémologique, éthique, et surtout narratif, aura contribué à mettre au jour, l'auteur la supporte mal. Jusqu'à même proposer, pour combler ce trou noir insupportable pour la conscience, des hypothèses appelant l'inconscient psychique à la rescousse. C'est que le livre d'Hatzfeld n'a, pour l'aider à assumer cette « angoissante vérité » (*USDM* 295), ni la puissance esthétique du mémorial cinématographique de Lanzmann, qui, au moins, s'épargne les questions sans réponse en respectant à la lettre le principe du « pas de pourquoi » ; ni la puissance intellectuelle du reportage d'Hannah Arendt, qui lui donne les moyens de résister à ses propres révélations avec cette désinvolture de ton qui fit tant scandale. L'autoanalyse permanente qui accompagne l'enquête la rend nécessairement fragile, vulnérable aux atteintes psychologiques et morales de son objet, mais c'est sans doute très précisément ce qui fait sa valeur, c'est-à-dire son efficacité : l'ébranlement durable, profond, et sans recours, de son lecteur.